

génie extraordinaire, qui avait déjà présenté où il le fallait ces saints hommes groupés ensemble et vêtus de même sorte, ici, où chacun figure séparément, a produit aussi chacun avec une physionomie particulière, non comme s'il se trouvait à la suite du Seigneur, mais comme si, laissé à lui-même après l'ascension, il avait à traverser la vie, travaillant et souffrant selon son caractère particulier.

De cette modeste petite église, il n'y a pas loin jusqu'au monument, plus considérable, consacré au grand apôtre, l'église de Saint-Paul hors des murs, construite, avec art et avec grandeur, de superbes pierres antiques. Dès l'entrée, elle fait une impression sublime ; des rangées de colonnes imposantes portent les hautes murailles peintes, qui, fermées par la charpente entrelacée, offrent, il est vrai, à notre œil désaccoutumé l'aspect d'une grange, quoique l'ensemble dût produire un effet incroyable si, dans les jours de fête, la charpente était décorée de tapisseries. On trouve ici, conservés avec goût dans les chapiteaux, des restes merveilleux d'une architecture colossale et richement ornée, empruntés et sauvés des ruines du palais de Caracalla, autrefois situé dans le voisinage et maintenant presque entièrement détruit.

Après cela, le cirque, qui porte toujours le nom de cet empereur, nous donne encore, quoiqu'il soit en grande partie écroulé, une idée de ces espaces immenses. Si le dessinateur se place à la gauche des combattants qui entraient en course, il aura, sur la hauteur à droite, par-dessus les sièges en ruine des spectateurs, le tombeau de Cécilia Métella avec les constructions modernes qui l'entourent. De ce point, la ligne des gradins s'étend à l'infini, et des villas considérables, des maisons de plaisance, se font voir dans le lointain. Si vous ramenez vos regards sur les objets voisins, vous avez devant vous les ruines de la *Spina*, qu'on peut encore très-bien suivre, et celui à qui est donnée l'imagination architecturale, peut en quelque sorte se représenter la pompe de ces jours antiques.

Pour cette fois, nous saluâmes du regard la pyramide de Cestius et les ruines des bains d'Antonin ou de Caracalla. Sur la place de Saint-Pierre in Montorio, nous admirâmes le bouillonnement de l'Aqua Paola, qui se précipite en cinq torrents, par

les portes d'un arc de triomphe, dans un grand bassin digne d'elle, et qu'elle remplit jusqu'au bord. Un aqueduc restauré par Paul V amène jusque-là cette rivière de derrière le lac Bracciano, en décrivant, dans l'espace de vingt-cinq milles, un zigzag étrange, commandé par des collines alternantes ; l'eau pourvoit aux besoins de divers moulins et fabriques, pour se répandre en même temps dans le Trastévère.

Les amis de l'architecture approuvèrent l'heureuse pensée d'avoir ouvert à ces eaux une entrée publique et triomphale. Les colonnes et les arcs, les entablements et les attiques, rappellent ces portes somptueuses par lesquelles autrefois les généraux victorieux avaient coutume de faire leur entrée. Ici le plus paisible des bienfaiteurs entre avec la même force et la même puissance, et reçoit d'abord, pour la fatigue de sa longue course, le tribut de l'admiration et de la reconnaissance. Les inscriptions nous disent aussi que la sollicitude et la bienfaisance d'un pape de la maison Borghèse font ici comme une entrée solennelle, éternelle et continue. Un voyageur du Nord, arrivé depuis peu de temps, trouvait cependant qu'on aurait mieux fait d'entasser là des rochers sauvages pour ouvrir à ces flots une issue plus naturelle. On lui répondit que ce n'était point là une eau naturelle, mais artificielle, et qu'en décorant l'entrée avec les ressources de l'art, on n'avait rien fait que de légitime.

Mais on s'accorda là-dessus tout aussi peu que sur le magnifique tableau de la Transfiguration, que nous eûmes aussitôt après l'occasion d'admirer dans le cloître voisin. On débita beaucoup de paroles. Les plus calmes se fâchèrent toutefois d'entendre répéter l'ancienne critique de la double action. Mais on voit sans cesse dans le monde une monnaie sans valeur avoir un certain cours à côté d'une autre qui a une valeur intrinsèque, surtout quand il s'agit de sortir d'affaire promptement et d'égaliser certaines différences, sans beaucoup de lenteur et de réflexions. Cependant il y a toujours lieu de s'étonner qu'on ait jamais osé élever des critiques contre la grande unité d'une conception pareille. En l'absence du Seigneur, des parents inconsolables présentent à ses disciples un jeune garçon possédé du démon ; peut-être ont-ils déjà fait des tentatives

pour chasser le malin esprit ; on a même ouvert un livre pour y chercher quelque formule efficace contre ce mal, mais inutilement. Dans ce moment, apparaît l'unique libérateur, et il apparaît glorifié, reconnu par son grand prédécesseur ; on se hâte de signaler là-haut cette vision, comme la seule source du salut. Comment veut-on séparer ce qui est en haut et ce qui est en bas ? Les deux ne font qu'un. En bas, la souffrance, le besoin ; en haut, la force, le secours, l'un se rapportant à l'autre, l'un agissant sur l'autre. Pour exprimer ma pensée d'une autre manière : une relation idéale avec le réel peut-elle se séparer de celui-ci ?

Une résolution comme celle que nous avons prise, de faire en bonne compagnie une rapide revue de Rome, ne put s'effectuer selon notre plan avec une parfaite indépendance : tantôt l'un tantôt l'autre nous manquait, retenu peut-être accidentellement ; d'autres personnes se joignaient à nous pour observer sur leur passage tel ou tel objet remarquable ; mais le noyau se maintint ; il sut tantôt accueillir les nouveaux venus, tantôt les écarter, et tour à tour demeurer en arrière ou prendre les devants. Il va sans dire que nous dûmes quelquefois entendre exprimer de singuliers jugements.

Pour moi, j'eus dans cette promenade le sentiment, l'idée, l'intuition, de ce qu'on pouvait appeler, dans le sens le plus élevé, la présence du sol classique ; j'entends par là cette conviction produite dans l'esprit par les sens, que là fut jadis la grandeur, qu'elle y est encore, qu'elle y sera. Les choses les plus grandes et les plus magnifiques doivent périr ; cela est dans la nature du temps et des éléments moraux et physiques, qui agissent sans obstacle les uns sur les autres ; aussi, dans cette revue générale, ne pouvions-nous passer tristement devant les monuments détruits : au contraire, nous avons lieu de nous réjouir de voir tant de choses conservées, et tant d'autres reconstruites, plus magnifiques et plus colossales qu'elles ne l'avaient jamais été. L'église de Saint-Pierre est certes grandement conçue, et plus grandement, plus hardiment, qu'un des anciens temples ; et nous n'avons pas seulement devant nos yeux ce que deux mille ans ont dû détruire, mais aussi ce qu'une culture plus avancée a pu produire de nouveau. Même

les fluctuations du goût dans les arts, les efforts pour arriver à la grandeur simple, le retour aux petites formes compliquées, tout annonçait la vie et le mouvement ; l'histoire de l'art et celle de l'humanité s'offraient à nous sous forme synchronistique.

Si nous ne pouvons méconnaître que la grandeur est passagère, cela ne doit pas nous décourager ; au contraire, quand nous trouvons que le passé a été grand, cela doit nous animer nous-mêmes à faire quelque chose de considérable, qui, fût-il même tombé en ruine, porte nos successeurs à une noble activité ; et c'est à quoi nos devanciers n'ont jamais manqué.

Cette contemplation instructive et sublime, à laquelle je me livrais, fut, je ne dirai pas troublée et interrompue, mais entremêlée d'un sentiment douloureux, qui m'accompagnait partout. J'avais appris que le fiancé de la charmante Milanaise avait, je ne sais sous quel prétexte, retiré sa parole et manqué à sa promesse. Or, si, d'un côté, je m'estimais heureux de ne m'être pas livré à mon inclination, et de m'être éloigné très-promptement de l'aimable jeune fille (après une exacte information, je sus que, parmi les prétextes allégués, il n'avait pas été fait la plus petite mention de notre villégiature), cependant ce me fut une chose très-sensible, de me représenter désormais triste et défigurée la charmante image qui m'avait accompagné jusqu'alors gracieuse et riante. Car j'appris aussitôt qu'à la suite de cet événement, la chère enfant, saisie de frayeur et de désespoir, avait été prise d'une fièvre violente qui faisait craindre pour sa vie. Et, comme je faisais demander chaque jour de ses nouvelles, et même deux fois par jour dans les premiers temps, je souffrais cruellement à me figurer quelque chose d'impossible, à me représenter ce visage serein, fait pour briller à la riante lumière du jour, cette expression d'une vie ingénue et doucement épanouie, désormais obscurcie par les larmes, défigurée par la maladie ; et cette fleur de jeunesse, sitôt languissante et flétrie par les souffrances de l'âme et du corps.

Dans cette disposition d'esprit, je ne pouvais rien désirer de mieux qu'une diversion puissante, qui m'offrirait une suite d'objets du plus grand caractère, dont les uns occupaient assez les yeux par leur présence, les autres l'imagination par leur

impérissable dignité, et rien n'était plus naturel que de les contempler avec une intime tristesse.

Si les monuments antiques se trouvaient, après tant de siècles, réduits la plupart à des masses informes, à la vue des pompeux édifices modernes, encore debout, il fallait également déplorer tant de familles qu'on avait vues depuis tomber en décadence. Même, ce qui subsistait encore plein de vie semblait atteint d'un ver rongeur; en effet, comment une chose terrestre se maintiendrait-elle de nos jours, sans véritable force physique, par les seuls appuis moraux et religieux? Et tout comme une pensée sereine réussit à ranimer même la ruine, ainsi qu'une végétation fraîche, immortelle, à revêtir de vie des murs écroulés et des blocs épars, une pensée triste dépouille l'être vivant de sa plus belle parure, et voudrait nous le présenter comme un affreux squelette.

Nous pensâmes aussi à faire avant l'hiver, en joyeuse société, une course de montagnes, mais je ne pus m'y résoudre avant de m'être assuré que la malade se portait mieux, et que je pourrais, par les arrangements que je pris, recevoir la nouvelle de sa guérison aux lieux mêmes où j'avais appris à la connaître, dans les plus beaux jours d'automne, pleine de grâce et d'enjouement.

Les premières lettres que je reçus de Weimar après l'envoi d'*Egmont* renfermaient déjà quelques réflexions critiques. Cela me conduisit à faire de nouveau l'ancienne observation, que l'amateur dépourvu du sens poétique, et qui se complait dans sa tranquillité bourgeoise, rencontre une pierre d'achoppement là où le poète a tâché de résoudre, de colorer ou de dissimuler un problème. Il faut, pour satisfaire le lecteur indolent, que tout suive une marche naturelle; mais l'extraordinaire peut aussi être naturel: seulement il ne le paraît pas à celui qui persiste obstinément dans ses vues particulières. J'avais reçu une de ces lettres, je la pris et je me rendis à la villa Borghèse. Là, je dus lire que quelques scènes seraient jugées trop longues. J'y réfléchis; mais alors même je n'aurais su comment les abréger, ayant à développer des idées si importantes. Ce qui paraissait le plus condamnable à mes amis, c'était le legs laconique par lequel *Egmont* recommande à

Ferdinand sa petite Claire. Un extrait de la réponse que je fis alors fera mieux connaître quels étaient mes sentiments et ma situation.

« Combien je souhaiterais de satisfaire à votre désir et de pouvoir apporter au legs d'*Egmont* quelque modification! Je courus, par une admirable matinée, avec votre lettre à la villa Borghèse; je rêvai deux heures à la marche de la pièce, aux caractères, aux situations, et je ne pus rien trouver à abréger. Que j'aimerais à vous écrire toutes mes réflexions, le pour et le contre! Cela remplirait un cahier, et ce serait une dissertation sur l'économie de ma pièce. Dimanche, j'allai voir Angélique et je lui soumis la question. Elle a étudié la pièce et elle en possède une copie. Que n'étais-tu là pour entendre avec quelle délicatesse de femme elle expliquait tout! Et voici sa conclusion: Ce qu'il vous semble que le héros devrait dire encore est renfermé implicitement dans l'apparition. Comme l'apparition n'exprime, dit-elle, que ce qui se passe dans l'âme du héros endormi, aucunes paroles ne pourraient dire avec plus de force combien il aime et il estime la jeune fille, que ne le fait ce songe, qui n'élève pas l'aimable créature jusqu'à lui, mais au-dessus de lui. Angélique trouve fort bien que cet homme, qui, en quelque sorte, songea en veillant durant toute sa vie, qui estimait au plus haut prix l'amour et la vie, ou plutôt qui ne les estimait que par la jouissance, finisse en quelque sorte par veiller en songeant, et qu'on nous dise sans langage combien est profond son amour pour cette jeune fille, et quelle place choisie, éminente, elle occupe dans son cœur. Elle ajouta diverses réflexions: que, dans la scène avec Ferdinand, il ne pouvait être question de Claire que d'une manière subordonnée, pour ne pas amoindrir l'intérêt des adieux du jeune ami, qui était d'ailleurs, dans ce moment, hors d'état de rien entendre. »

Rome, 5 janvier 1788.

Excusez-moi si ma lettre est brève aujourd'hui. J'ai commencé cette année par l'étude et le travail, et j'ai à peine le loisir de me reconnaître.

Après une interruption de quelques semaines, pendant les-

quelles j'ai vécu dans un état de passivité, j'ai eu, je puis le dire, les révélations les plus belles. Il m'est permis de porter mes regards dans la nature des choses et dans leurs rapports, qui m'ouvrent un abîme de richesse. Ces effets se développent dans mon esprit, parce que j'apprends toujours et que j'apprends des autres. Quand on s'instruit soi-même, la force qui travaille et celle qui met en œuvre est la même, et les progrès doivent être plus petits et plus lents.

L'étude du corps humain me possède tout entier; devant elle tout le reste s'efface. A cet égard, j'ai éprouvé toute ma vie et j'éprouve encore un sort étrange. N'en parlons pas: le temps nous apprendra ce que j'aurai pu faire encore.

Les opéras ne m'amuse point; ce qui est profondément et éternellement vrai peut seul me plaire aujourd'hui.

J'arriverai vers Pâques à une époque culminante, je le sens. Que sera-t-elle? je l'ignore.

Rome 10 janvier 1788.

Tu recevras *Erwin et Elmire* avec cette lettre. Puisse cette petite pièce te faire aussi plaisir! Mais une opérette, si elle est bonne, ne peut jamais satisfaire à la lecture: il y faut la musique, pour exprimer toute l'idée du poète. *Claudine* suivra bientôt. Ces deux pièces sont plus travaillées qu'il ne semble d'abord, parce que je suis enfin arrivé à bien étudier avec Kayser la forme de l'opéra.

Je continue à dessiner assidûment le corps humain, et j'ai, le soir, la leçon de perspective. Je me prépare au délogement, afin de m'y résigner avec courage, si les immortels l'ont ainsi résolu pour Pâques. Advienne ce qui est bon!

L'intérêt que je prends à la figure humaine efface tout le reste. Je le sentais bien et je m'en détournais toujours, comme on se détourne de l'éblouissante lumière du soleil. D'ailleurs toutes les études qu'on peut faire hors de Rome sur ce sujet sont inutiles. Sans un fil qu'on n'apprend à filer qu'ici, on ne peut se démêler de ce labyrinthe. Par malheur, mon fil n'est pas assez long, mais il me guidera du moins à travers les premiers détours.

Si l'achèvement de mes ouvrages se poursuit sous des astres toujours également favorables, il faut que, dans le cours de cette

année, je devienne amoureux d'une princesse pour être en état d'écrire *le Tasse*, et il faut que je me donne au diable pour écrire *Faust*, quoique je me sente peu disposé à l'un et à l'autre. Jusqu'ici, c'est comme cela que les choses se sont passées. Pour me rendre à moi-même mon *Egmont* intéressant, le Kaiser<sup>1</sup> romain s'est pris de querelle avec les Brabançons, et, pour donner à mes opéras une certaine perfection, le Kayser zuricois est venu à Rome. C'est là vivre en noble Romain, comme dit Herder, et je trouve fort plaisant de devenir la cause finale des actions et des événements dont je ne suis nullement l'objet. On peut nommer cela du bonheur. Ainsi donc, je vais attendre avec patience le diable et la princesse.

Mes idées titaniques n'étaient que des fantômes qui présageaient une époque plus sérieuse. Je suis plongé maintenant dans l'étude de la figure humaine, qui est le *non plus ultra* du savoir et de l'activité de l'homme. L'étude préparatoire que j'ai faite de la nature entière, surtout l'ostéologie, m'aide à faire de grands pas. C'est maintenant que je vois, que je goûte, ce qui nous est resté de plus sublime de l'antiquité, je veux dire les statues. Oui, je reconnais bien qu'on peut étudier toute sa vie, et qu'on serait tenté de s'écrier à la fin: « Ce n'est qu'à présent que je vois, à présent que je jouis. »

Je ramasse tout ce que je puis, pour clore vers Pâques une époque déterminée, à laquelle mon œil atteint maintenant, et ne pas quitter Rome avec une répugnance décidée. J'espère pouvoir continuer à mon aise et approfondir en Allemagne quelques études, quoique assez lentement. Ici, le courant nous entraîne, aussitôt que nous avons mis le pied sur la nacelle.

#### Souvenirs du mois de janvier.

Cupidon, méchant, capricieux enfant, tu m'avais prié de te loger pour quelques heures: combien de jours et de nuits es-tu resté? Et tu es devenu seigneur et maître du logis!

Je suis chassé de ma large couche; maintenant, assis par terre, je

1. L'empereur. C'est de Joseph II qu'il s'agit.

passe les nuits dans les tourments; ta malice attise à mon foyer flammes sur flammes, consume la provision d'hiver et m'embrase, pauvre malheureux que je suis.

« Tu as dérangé et bouleversé mes meubles; je les cherche et suis devenu comme aveugle et égaré; tu fais un affreux vacarme: je crains que ma petite âme ne s'enfuit pour te fuir et ne vide la cabane.

Si l'on veut ne pas prendre à la lettre cette petite chanson, se figurer, non pas ce démon qu'on appelle d'ordinaire Amour, mais une troupe d'esprits vigilants, qui appellent, sollicitent, entraînent çà et là le cœur de l'homme, et le troublent par un intérêt partagé, on s'intéressera d'une manière symbolique à la situation dans laquelle je me trouvais, et que les extraits de mes lettres et mes récits précédents font assez connaître. On avouera que j'ai dû faire d'assez grands efforts pour me maintenir contre tant d'attaques, ne pas me lasser de mon activité, ne pas devenir paresseux à recueillir.

#### Réception dans l'Académie des Arcades.

Dès la fin de l'année dernière, j'ai été assiégé d'une proposition que je considérai aussi comme une suite de notre malheureux concert, par lequel nous nous étions dépouillés étourdiment de notre incognito. Ce fut peut-être aussi par d'autres raisons, qu'on tenta de plusieurs côtés de me décider à me faire recevoir berger d'Arcadie. Je résistai longtemps, mais je dus enfin céder à mes amis, qui paraissaient attacher à l'affaire une importance particulière. On sait, en général, ce qu'il faut entendre sous le nom d'Académie des Arcades, mais on ne sera pas fâché d'avoir là-dessus quelques détails. Pendant le cours du dix-septième siècle, la poésie italienne avait déchu à plusieurs égards; vers la fin de cette période, des hommes sages et instruits lui reprochaient d'avoir complètement négligé le fond, ce qu'on appelait alors la beauté intérieure; sous le rapport de la forme, de la beauté extérieure, elle leur semblait aussi absolument condamnable: car, avec ses expressions barbares, sa versification d'une insupportable dureté, avec ses

figures et ses tropes vicieux, surtout avec ses hyperboles, ses métonymies et ses métaphores sans trêve et sans mesure, elle avait sacrifié absolument l'agréable et le doux, qu'on aime à trouver dans la forme d'un ouvrage.

Ces écrivains, convaincus d'erreur, insultèrent cependant, suivant l'usage, le vrai et l'excellent, afin de rendre à l'avenir leurs abus inviolables; les hommes sages et cultivés ne purent souffrir la chose plus longtemps, si bien qu'en 1690, un certain nombre d'hommes énergiques et prudents se réunirent et convinrent d'entrer dans une autre voie. Mais, pour que leurs assemblées ne fissent pas sensation et n'occasionnassent pas une réaction, ils se réunirent en plein air dans les jardins dont Rome elle-même renferme en ses murs un assez grand nombre. Ils y gagnèrent en même temps de se rapprocher de l'antique nature, et de respirer dans l'air vivifiant le souffle primitif de la poésie. Là, dans des places agréables, ils se couchaient sur le gazon, ils s'asseyaient sur des débris d'architecture et des blocs de pierre, et les cardinaux présents y trouvaient pour toute distinction un siège plus moelleux. Ces hommes s'entretenaient de leurs convictions, de leurs maximes, de leurs projets; on lisait des vers et l'on s'efforçait de faire revivre l'esprit de l'antiquité et celui de la noble école toscane. Tout à coup quelqu'un s'écria, dans son ravissement: « C'est ici notre Arcadie! » De là le nom de la société, comme le caractère idyllique de son institution. On ne voulut point la placer sous la protection d'un grand et puissant personnage; point de chef, point de président: un custode était chargé d'ouvrir et de fermer les domaines de l'Arcadie, et, dans les cas les plus nécessaires, on nommait un conseil d'anciens pour l'assister.

Il faut citer ici avec honneur le nom de Crescimbeni, qui peut être considéré comme un des fondateurs, et qui remplit le premier fidèlement pendant nombre d'années les fonctions de custode, sachant faire régner un goût meilleur et plus pur et repousser de plus en plus la barbarie. Ses dialogues sur la *Poesia volgare*, par où il ne faut pas entendre la poésie populaire, mais la poésie qui convient à un peuple, quand elle est cultivée par des talents vrais, décidés, et n'est pas défigurée par les caprices et les bizarreries de quelques rêveurs, ses dialo-

gues, où il expose la meilleure doctrine, sont évidemment un fruit des conversations arcadiennes, et d'une grande importance en regard de nos récents travaux esthétiques. Dans ce sens, les poésies arcadiennes qu'il a publiées méritent aussi toute notre attention. Nous nous permettrons seulement la réflexion suivante.

A la vérité, ces estimables bergers, en s'établissant en plein air sur le vert gazon, avaient voulu se rapprocher de la nature, ce qui ouvre d'ordinaire à l'amour et à la passion l'entrée du cœur humain; or la société se composait d'ecclésiastiques et d'autres personnes respectables, qui ne pouvaient se livrer à l'amour des triumvirs romains<sup>1</sup> et qui l'écartèrent expressément. Mais, l'amour étant indispensable au poète, il ne restait plus qu'à se tourner vers les désirs spirituels, et en quelque sorte platoniques, à s'engager dans l'allégorie, ce qui fit prendre à leur poésie un caractère tout à fait honnête et particulier, et les mit d'ailleurs sur la trace de leurs illustres devanciers, Dante et Pétrarque.

Quand j'arrivai à Rome, cette société comptait justement cent années d'existence, et, tout en changeant quelquefois de résidence et de sentiments, elle s'était toujours conservée, quant à sa forme extérieure, avec décence, sinon avec une grande considération: on ne laissait guère séjourner dans Rome les étrangers un peu marquants sans les engager à se faire recevoir, d'autant plus que le gardien de ces terres poétiques ne pouvait, avec ses modiques ressources, s'entretenir autrement.

Voici comment se passa la cérémonie. Je fus présenté dans les avant-salles d'un décent édifice à un dignitaire ecclésiastique, et on me le fit connaître comme celui qui devait m'introduire et me servir de caution ou de parrain. Nous entrâmes dans une grande salle, déjà assez animée, et nous nous plaçâmes au premier rang des sièges, droit en face de la chaire, élevée au milieu. Les auditeurs arrivaient, toujours plus nombreux. A ma droite, restée vide, vint se placer un beau vieillard, qu'à son habit et au respect qu'on lui témoigna, je dus prendre pour un cardinal. Le custode prononça du haut de sa chaire un dis-

1. Catulle, Tibulle et Propertius?

cours d'introduction générale; il appela plusieurs personnes, qui lurent, les unes des vers, les autres de la prose. Après que cela eut duré assez longtemps, le custode commença un discours, que je passe sous silence, parce qu'il disait en général les mêmes choses que le diplôme qui me fut remis et dont je donnerai ici le texte; là-dessus je fus formellement déclaré membre de la société, et reçu et reconnu avec de grands battements de mains.

Mon parrain et moi nous nous étions levés et nous avions remercié avec force révérences. Il fit un discours bien pensé, pas trop long, très-adroit, qui fut de nouveau suivi d'applaudissements unanimes. Le silence s'étant rétabli, je pris ce moment pour remercier chacun à part et faire mes civilités. Voici le diplôme, que je reçus le lendemain. Je cite l'original: en toute autre langue, il perdrait son caractère particulier. Cependant je cherchai à rendre le custode aussi content que possible de son nouvel aide-berger.

G. U. G.

NIVILDO AMARINZIO, CUSTODE GENERALE D'ARCADIA.

Trovandosi per avventura a beare le sponde del Jebbro uno di quei Genj di prim' Ordine che oggi fioriscono nella Germania, qual' è l'Inclito ed Erudito Signor DE GOETHE, Consigliere attuale di Stato di sua Altezza Serenissima il Duca di Sassonia Weimar, ed avendo celato fra noi' con filosofica moderazione la chiarezza della sua Nascita, dé suoi Ministerj et della virtù sua, non ha potuto' ascondere la luce que hanno sparsa le sue dottissime produzioni tanto in Prosa che in Poesia, per cui si è reso celebre a tutto il Mondo Letterario. Quindi essendosi compiaciuto il sudetto rinomato Signor DE GOETHE d'intervenire in una delle pubbliche nostre Academie, appena Egli comparve, come un nuovo astro di Cielo straniero tra le nostre selve ed in una delle nostre Geniali Adunanze, che gli Arcadi in gran numero convocati eo' segni del più sincero giubilo ed applauso vollero distinguerlo come Autore di tante celebrate opere, con annoverarlo a viva voce tra i più illustri membri della loro

Pastoral Società sotto il nome di Megalio, et vollero assegnare al Medesimo il possesso delle Campagne Melpomenie sacre alla Tragica Musa, dichiarandolo con cio Pastore Arcade di Numero. Nel tempo stesso il Ceto Unniversale commise al Custode Generale di registrare l'Atto publico et solenne di si applaudita annoverazione tra i fasti d'Arcadia, e di presentare al Chiarissimo Novello Compastore Megalio Melpomenio il presente Diploma in segno dell' altissima stima, che fa la nostra Pastorale Letteraria Repubblica de' chiari e nobili ingegni a perpetua memoria. Dato dalla Capanna del Serbatajo dentro il Bosco Parnasio alla Neomenia di Posideone Olimpiade DCXLI. Anno II dalla Ristorazione d'Arcadia Olimpiade XXIV. Anno IV, Giornata lieto per General Chiamata.

Nivildo Amarinzio Custode Generale.

Le sceau présente une couronne	Corimbo	} Sotto Custodi.
moitié laurier, moitié pin:	Melicronio	
dans le milieu		
une flûte de Pan; dessous :	Florimonte	
GLI ARCAD.	Egireo	

Rome, 1 février 1788.

Que je serai content mardi soir, quand les fous seront réduits au silence! C'est un horrible supplice de voir les autres extravaguer, quand on n'est pas soi-même atteint de la contagion.

J'ai poursuivi mes études autant que j'ai pu. *Claudine* aussi avance. Si tous les génies ne me refusent pas leur secours, j'enverrai à Herder dans huit jours le troisième acte, et je serai ainsi venu à bout du cinquième volume. Mais voici un nouvel embarras, où je ne puis attendre ni conseil ni secours de personne. Il faut refondre *le Tasse*; ce qui existe ne m'est d'aucun usage. Je ne puis ni finir de la sorte ni tout rejeter. Voilà donc les labeurs que Dieu nous impose!

Le sixième volume renfermera probablement *le Tasse, Lila, Jéry et Baetely*, mais tout refondu et retravaillé de telle sorte qu'on ne le reconnaîtra plus. J'ai revu aussi mes petites poésies, et songé au huitième volume, que je donnerai peut-être

avant le septième. C'est une chose étrange de faire ainsi la *summa summarum* de sa vie. Qu'il reste donc peu de traces d'une existence!

On me fatigue ici avec les traductions de mon *Werther*; on me les communique et l'on me demande laquelle est la meilleure, et si tout cela est vrai. C'est un fléau qui me poursuivrait jusqu'aux Indes.

Rome, 9 février 1788.

Les fous ont fait encore lundi et mardi un beau tapage, mardi soir surtout, où la fureur des *moccoli* était au comble. Mercredi on a remercié Dieu et l'Église pour le carême. Je ne suis allé à aucun *festin* (c'est ainsi qu'ils nomment les redoutes). Je travaille autant que ma tête y peut suffire. Le cinquième volume étant achevé, je vais passer au sixième aussitôt que j'aurai terminé quelques travaux sur les arts. J'ai lu ces jours-ci l'ouvrage de Léonard de Vinci sur la peinture, et je comprends maintenant pourquoi je n'ai jamais pu y comprendre un mot.

Oh! que je trouve heureux les spectateurs! Ils se croient habiles, ils sont contents d'eux; il en est de même des amateurs, des connaisseurs. Tu ne saurais croire combien ce peuple est insoucieux, tandis que le bon artiste demeure toujours découragé. J'entendais l'autre jour, avec un dégoût que je ne puis exprimer, un monsieur qui ne travaille pas lui-même formuler ses jugements. Un pareil discours me met sur-le-champ mal à mon aise comme la fumée du tabac.

Angélique s'est donné le plaisir d'acheter deux tableaux, l'un du Titien, l'autre de Paris Bourdon, tous les deux fort cher. Comme elle est riche et ne dépense pas ses revenus, qu'elle les augmente chaque année par son travail, elle fait bien de se procurer ces jouissances, faites pour stimuler son zèle d'artiste. Dès qu'elle a eu ces tableaux chez elle, elle a commencé à peindre dans une nouvelle manière, pour essayer comment on pourrait s'approprier certaines qualités de ces maîtres. Elle est infatigable, non-seulement à travailler, mais aussi à étudier. C'est un grand plaisir que de voir avec elle les œuvres d'art.

Kayser aussi travaille en digne artiste. La musique d'*Egmont* avance beaucoup. Tout ce que j'ai entendu me semble bien